

Chapitre 1bis : La nécessité d'une science du possible. 20 ans après : David HUME

Introduction : L'objet du paragraphe

Pour apprécier la Critique de l'Economie Politique réalisée par Marx, il importe de comprendre comment *le libéralisme mercantiliste*, tel qu'il a été exposé par Vanderlint a finit par prendre l'allure, d'apparence *séparée de la morale*, donc celle de la Science, chez les Classiques.

Nous cherchons donc à unir le libéralisme mercantiliste vanderlintien et l'Economie Politique de Smith et Ricardo, en suggérant une transition fondamentale, celle de l'œuvre de HUME. Nous n'ignorons pas le risque de *réductionnisme* que cela comporte. Nous invitons à une lecture attentive de l'œuvre, et à sa présentation très complète faite par Didier Deleule : « *Hume et la naissance du libéralisme économique* » (Aubier-Montaigne ; 1979).

Pour une approche plus synthétique de l'œuvre de Hume, on peut consulter :

- l'article de l'Encyclopedie « Wikipedia » : http://fr.wikipedia.org/wiki/David_Hume
- l'article du Dictionnaire : « *Philosophie : les auteurs, leurs œuvres* », de Jacqueline Russ, Page 193 à 202.

Nous nous contenterons ici quelques traits significatifs de cette transition. Ils prennent nécessairement une allure philosophique, mais celle-ci redéfinit la *philosophie politique et en fin de compte un mode d'institution de la société*. Nous verrons qu'il est *finalement basé sur le libéralisme mercantiliste*, qu'il ne s'agira plus que d'ériger en Science : L'Economie Politique.

I) David HUME et son œuvre (1711- 1776)

HUME a 23 ans et séjourne alors en France lorsque Vanderlint publie son Essai en 1734, et il meurt l'année de la Publication de l'oeuvre de son meilleur ami, « *La Richesse des Nations* » d'Adam Smith. En une quarantaine d'années, il a exercé sur son époque une influence considérable, car il a fortement pesé sur *la refondation scientifique du libéralisme*. On étudie aujourd'hui Hume dans de très nombreuses disciplines : la philosophie générale, la philosophie politique, la sociologie, la psychologie, et évidemment l'Economie, discipline dans laquelle ses disciples lointains sont nombreux et parmi lesquels on peut mentionner F. Von Hayek.

Nous disposons dans le dossier N°3, de deux courtes présentations biographiques, complémentaires. Elles permettent de situer l'homme, ses écrits, ses orientations et son influence. Plusieurs éléments importants peuvent être relevés. Le grand philosophe « *empiriste, sceptique, positiviste* » qu'était Hume ne parvint pourtant à la célébrité qu'avec ses travaux d'historien (des religions, de la Grande Bretagne..) et surtout d'économiste, c'est à dire les célèbres « *moral, political and literary essays* » de 1758. L'œuvre philosophique principale qu'il publie entre 1739 et 1740 est : Le « *Traité de la nature humaine* », composé de trois Livres. Le « *Traité* » poursuit un objectif essentiel : « *appliquer les méthodes de recherche expérimentale de Newton à l'étude de l'espèce humaine* », tout en s'opposant « *à la conception de la nature et de la raison mathématique* » de ce dernier.

On relève évidemment, outre son amitié brouillée avec J.J Rousseau, son appartenance éminente à l'Ecole Ecossaise des Lumières, (« *Scottish Enlightenment* ») au côté d'Adam Smith. Nous reviendrons sur ses Essais Economiques, après avoir montré que *la direction vers laquelle sa philosophie, et sa méthode orientent la pensée en générale ont contribué à donner naissance à une version scientifique du libéralisme mercantiliste.*

II) L'Influence du « *Traité de la nature humaine* » sur l'Economie Politique considérée comme science.

Henri Philipson, dans son ouvrage déjà cité rapporte ce propos d'un membre éminent du Courant philosophique moderne, le Cercle de Vienne, Hans Hahn qui écrit en 1929 : « *peu à peu le jour se lève, et la libération vient de là ou est venue la libération politique du monde, à savoir l'Angleterre : les anglais sont, comme chacun le sait un peuple de boutiquier* (souligné par Philipson). *Les noms les plus lumineux sur le chemin de cette libération sont ceux de John Locke, David Hume, et de notre contemporain Bertrand Russell,...* Ce n'est certainement pas un hasard si le même peuple a offert au monde la démocratie et a fait naître **la philosophie tournée vers le monde** (souligné par R. Foudi) *et ce n'est pas un hasard non plus, si dans le pays où la métaphysique a été exécutée, est tombée aussi une tête royale..(...)* » (H. Philipson : « *L'Economie contre nature* » - P 53).

Et Philipson ajoute plus loin : « *Dans "la philosophie des lumières", Ernst Cassirer suit dans le détail le « processus historique concret », qui, dans la pensée du XVIII^{ème} siècle conduit peu à peu à « priver l'idée de nature de l'idée de Dieu ». Dans ce cheminement qui mène à la philosophie de David Hume* (souligné par R. Foudi), *Newton apparaît comme un moment clef, un moment que toutes les sciences vont chercher à utiliser.* » (Ibid P. 64).

Si on résume ces deux citations qui mettent toutes deux Hume au centre du propos, ce qui importe est que HUME a contribué,

- d'une part « **à tourner la philosophie vers le monde** » (et donc vers ses préoccupations essentielles),
- et d'autre part à construire les fondements ultimes d'une « **définition de la nature sans Dieu** ».
- En unissant les deux contributions nous obtenons l'essentiel : *la redéfinition d'un monde assis sur des lois naturelles* d'où est exclue toute métaphysique. Autrement dit un monde humain que la Science, (en l'occurrence celle **expérimentale – ou hypothético-déductif-** de Newton), peut investir, définir comme *objet*, sans la nécessité d'invoquer la Providence, ou la morale religieuse.

Les concepts philosophiques du « *Traité* », tels que *causalité* (humienne = habitude), *habitude*, *Idée*, *Impression* (ou perception), *raisonnement*, concourent en effet à la définition d'un **positivisme** appliqué aux sciences de l'homme (Politique, économie, histoire, psychologie). Le rôle des *Idées* est essentiel. Issues des *Impressions*, elles définissent la *vie psychique individuelle*.

Par conséquent, le monde est *impression* ou *Idées*, et Hume en vient logiquement à la remise en cause de la notion de *substance*. Pour lui, *la substance matérielle est une fiction*. Un esprit, écrit-il « *n'est rien d'autre qu'un amas ou une collection de perceptions variées (...)* », et lorsqu'il définit le « moi individuel » il le présente comme une somme de *sentiments de plaisirs et de peines*. Ce point de vue est associé à une redéfinition de la morale et de la vertu. Contre ceux qui veulent fonder la morale sur la raison, il la fonde sur les *sentiments*. Ainsi le bien et le mal sont ils affaire de sentiment (voir Extrait du *Traité* dans le dossier N°3). Et, selon Hume nous recherchons tous notre propre satisfaction, mais sommes aussi capables d'éprouver de la *sympathie* (qui est une « *passion* »), et être généreux.

Avec Hume, c'est donc l'éclosion d'une **morale hédoniste** et tournée vers **l'utilitarisme** qui s'affirme.

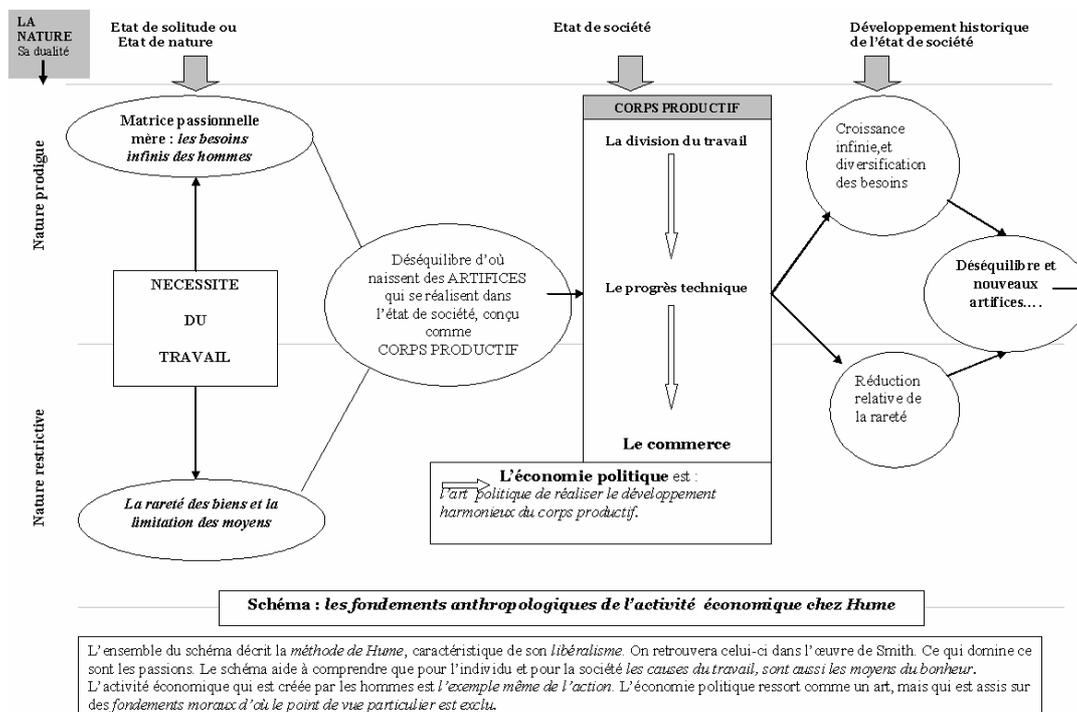
« Rien ne peut être plus réel ou ne peut nous intéresser d'avantage que nos propres sentiments de plaisir et de déplaisir et s'ils sont favorables à la vertu et défavorables au vice, rien d'autre n'est requis pour régler notre conduite » (Traité : Section I, P.64).

L'Ecole Ecossaise a été fortement imprégnée par cette morale. Toutefois des débats contradictoires, opposant notamment Hume et **Hutcheson** (et aussi **T. Reid**) ont contribué à atténuer la thèse de Hume (voir La biographie de Hutcheson dans le dossier N°3). C'est d'ailleurs A. Smith, élève de Hutcheson, qui, dans son œuvre philosophique : « *La théorie des sentiments moraux* » (où est développé le concept humien de « *sympathie* ») cherchera à concilier les deux Maîtres. La Morale hédoniste trouvera finalement son achèvement dans les philosophies de **J. Bentham** à la fin du XVIIIème siècle et de **J.S. Mill** au XIXème siècle.

Une citation du premier, traduit bien alors le déplacement qui se produit dans la représentation du rapport de l'homme à son monde : « *la nature a placé l'humanité sous le gouvernement de deux maîtres souverains, la douleur et le plaisir...ils nous gouvernent dans tout ce que nous faisons...(...)* » (Cité par H. Philipson P. 185). L'homme est ainsi, pour l'« *utilitarisme* » un « *être égoïste* », et qui rationnellement recherche à diminuer sa douleur et accroître son plaisir. **Et l'utilitarisme trouvera dans l'Economie classique la réponse qu'il cherchait à la question, comment alors concilier les intérêts individuelles ?** Smith, puis Ricardo, répondent par l'**Economie Politique**, c'est-à-dire par les lois naturelles de l'accumulation du capital, et donc par la maximisation du bien être collectif et individuel. Seulement à la différence de celles de Vanderlint, elles ne supposent aucune métaphysique (surtout chez Ricardo), reposant désormais sur *l'empirisme et le positivisme de Hume*.

A la question politique qui vient nécessairement : *quelle forme de gouvernement est la mieux à même de réaliser une telle ambition ?* L'extrait de la Préface de G. Granel aux Essais Politiques de Hume (voir dossier N°3) montre qu'il faut retenir la réponse : « *ni Dieu, ni Contrat* », et donc suivant l'analyse de la pensée humienne par Rousseau, il reste l'« *artifice de la raison* ». Ceci parce que Hume selon l'auteur, ne défend aucune conception particulière du politique, si ce n'est que pour lui la société civile est un « *artefact* » fragile, et une simple convention ou artifice, pour affronter la nature qui leur est hostile. Mieux, Granel écrit : « *le corps politique est pensé comme un animal-machine (...) ..pensé...de façon cybernétique (cheks and controls)...* ».

Cette conception du corps social possède des fondements anthropologiques et peut être résumé à l'aide d'un schéma simplifié, tel celui présenté dans l'encadré ci-dessous.



En conclusion, Hume, parvient selon nous à substituer sa méthode à l'intelligence des choses, tournée vers Dieu et la nature, telle que la concevait le marchand enthousiaste Jacob Rachid FOU DI Cours d'histoire de la pensée économique – PARTIE 1 : « Das Kapital » ou la critique de l'économie politique - Chapitre 2 - Page 3 sur 16

Vanderlint. **Hume circonscrit un univers des possibles, et indique la voie d'une science du possible.**

Car, l'autre aspect de la transition humienne, que nous proposons maintenant d'étudier, va consister à montrer que, excepté cette influence du « *Traité* », les célèbres Essais économiques de Hume, ne font que *contribuer à faire prospérer le libéralisme mercantiliste de Vanderlint* dans les oeuvres scientifiques à venir, celles de Smith et Ricardo.

III) Le Libéralisme mercantiliste de Vanderlint version David Hume

Après avoir rappelé les thèses issues des Essais de Hume, et considérées somme connues (III1), nous étudions le contenu des deux essais économiques principaux : « *of commerce* » et « *of money* » (III2), avant d'examiner le point de vue de Marx et Engels sur l'œuvre de Hume (III3).

III1) Les apports habituellement reconnus des « *moral, political and literary essays* » de 1758

Lorsqu'on aborde les Travaux proprement économiques de David Hume, ceux mentionnés dans la biographie annexe au dossier N°3 sous « Economic writings », on fait ressortir traditionnellement quelques apports considérés comme fondamentaux.

Dans son Manuel d'Histoire de la Pensée, Henri DENIS (P.153 à 160) situe Hume « *entre le mercantilisme et le libéralisme* », et recense ses thèses successives sur la croissance, la monnaie, le commerce extérieur, que lui reprendront Smith et Ricardo. Marc BLAUG en fait de même.

La liste des thèses constitue, selon la plupart des présentateurs, un *coup de grâce porté au mercantilisme*. En effet,

- Hume est considéré comme le **meilleur analyste de « la neutralité de la monnaie »**, laquelle ne serait qu'un signe de la valeur : « *Il est en effet évident que la monnaie n'est rien d'autre que la représentation du travail* » (dans « *Of Money* »). La raison est qu'il défend clairement la Théorie quantitative de la monnaie.
- Contre les Mercantilistes il adopte une théorie du **taux d'intérêt**, dégagée de la quantité de monnaie, et fondée sur la demande et l'offre de fonds prêtables (c'est-à-dire l'Épargne). Ce qui lui permet de considérer le faible taux d'intérêt comme un symptôme de la prospérité commerciale (et donc de l'industrie), bien qu'il admette que *dans le court terme un afflux de métaux précieux puisse aussi stimuler l'économie* (« **théorie dite de la période intermédiaire** »).
- A l'inverse des mercantilistes, il ne conçoit pas l'échange international comme un jeu à somme nul, parce que les échangistes retirent des gains respectifs de l'échange : « *As a British subject I pray for the flourishing commerce of Germany, Spain, Italy and even France itself* » (dans « *Of the Jealousy of trade* »). C'est l'harmonie intentionnelle des intérêts liée au libre échange internationale.
- les politiques mercantilistes consistant à *réaliser un solde positif de la balance commerciale* sont par lui considérées comme inefficaces du fait d'un « *principe de reflux* » des *espèces*. Hume développe (voir l'extrait dans le dossier N°3, de *Of Money*) un principe de déséquilibre alternatif du solde des balances, dû à la variation des coûts de productions en travail dans chacune des nations échangistes (cf ci-après).

III2) Les Essais « of commerce » et « of money »

Nous appelons « science du possible », une connaissance des relations économiques et sociales, aux fins techniques, établie sur des fondements rationnels, et qui requiert l'adhésion du corps social à un intérêt général. Cette connaissance ressort des écrits de D. Hume, d'une part sous la forme du « rejet » de toute métaphysique (du moins apparente), et d'autre part de son analyse *des rapports entre l'Etat et ses sujets*, lesquels doivent être fondés sur la *modération politique*. L'Essai « of commerce » permet d'illustrer cette définition (III21). L'Essai « of money » (III22) met en évidence les limites ou bornes du « possible », en les rapportant fondamentalement à *la nature humaine*, en particulier *aux « passions »* (cf §II ci-dessus).

III21) Les enseignements de l'Essai « of commerce »

1- L'objet de l'Essai

L'auteur démontre comment, *d'antagonistes*, les intérêts du Prince et ceux de ses sujets peuvent, et doivent *se concilier*. La science de cette démonstration est l'économie politique. Les deux moyens sont précisément le commerce (surtout extérieur) et *le travail*. Il faut donc comprendre les causes de l'antagonisme des deux intérêts, puis les facteurs permettant leur conciliation.. D. Hume écrit en effet : « *La grandeur d'un Etat et le bonheur de ses sujets, si indépendants l'un de l'autre sous certains aspects, sont habituellement considérés comme inséparables en ce qui concerne le commerce...* » (« of commerce »).

2- Pour poser ce problème, Hume décompose la population active au moyen des variables suivantes (symbolisées par nous) :

P, Le niveau général de l'emploi au temps (t) ou celui de la population active totale occupée

P1, La population active occupée dans le secteur de la production des biens de subsistance (laboureurs, paysans), dénommé « manufacture de subsistance » ou d' « absolue nécessité ».

Lorsque existe une quantité de main-d'œuvre non nécessaire, ou en excédent, relativement aux besoins de main-d'œuvre dans les « manufactures d'absolue nécessité », elle constitue alors

P2, le « fonds de travail disponible » (abréviation : FWD).

Celui-ci peut se distribuer selon deux types d'emplois, appelés respectivement

P2a, la partie du fonds de travail employée dans les « manufactures de luxe » (production de biens répondant à des besoins « non nécessaires »). Par son activité, cette main-d'œuvre concourt à l'amélioration du bien être social des sujets

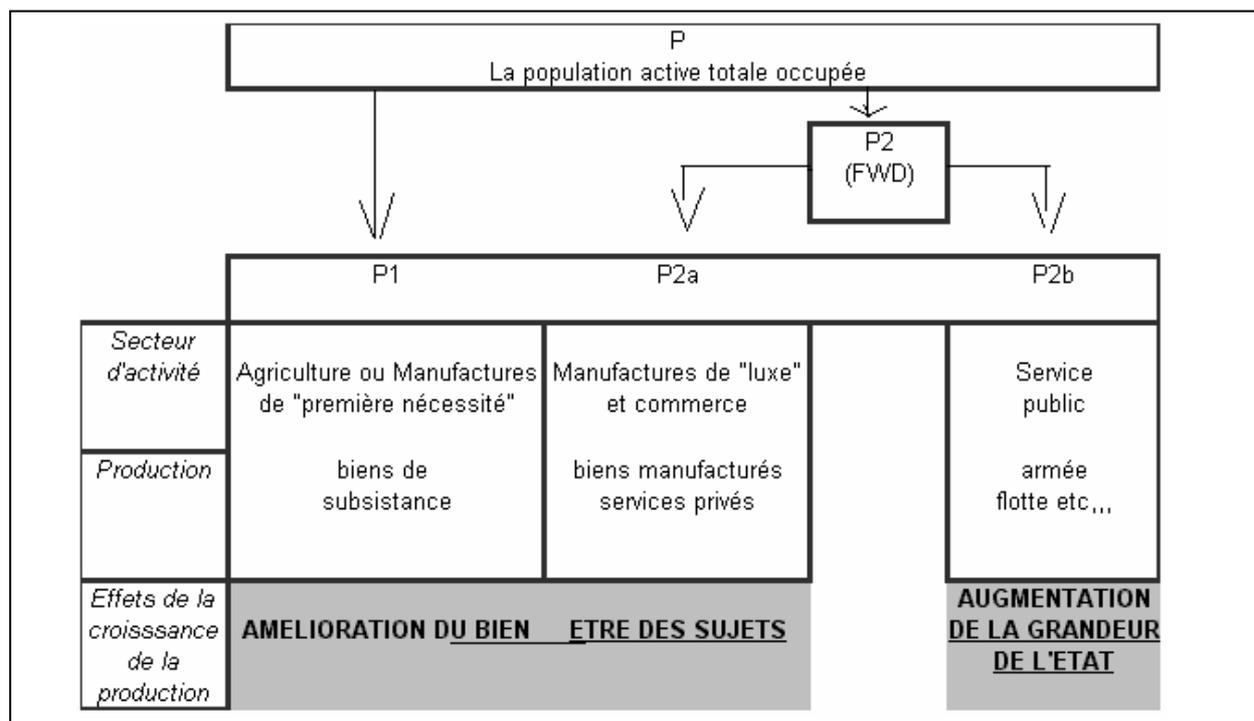
P2b, l'autre partie du fonds de travail employée au service du Prince, donc de la Nation : administration, armée, service direct du Prince etc...Son activité participe à la grandeur de l'Etat, en satisfaisant les intérêts du Prince.

Le modèle proprement dit consiste à adopter deux raisonnements successifs : l'un en termes statiques (hypothèse où il n'existe pas de commerce), et l'autre en termes dynamiques (hypothèse où le commerce est introduit). Dans le premier cas, on constate que les intérêts du Prince et ceux de ses sujets sont inconciliables ou antagoniques. Dans le second cas, la conciliation des intérêts est rationnellement possible.

3- L'opposition des intérêts ou la position du problème en termes statiques (absence de commerce)

Schéma statique L'opposition des intérêts

« Il peut y avoir des circonstances où le commerce, les richesses et le luxe des particuliers, au lieu de renforcer la chose publique, ne serviront qu'à amoindrir ses armées et diminuer son autorité parmi les nations voisines.. »



Le schéma statique montre que lorsque le niveau général de l'emploi est donné (P donné), Si la productivité du travail de la population occupée à la production des biens de nécessité **ne varie pas** (une mesure de celle-ci est par exemple le quotient : $[Q/P1]$, où Q est la production totale réalisée par la main d'œuvre P1 au cours d'un temps donné), alors P2 (le FWD) est en conséquence lui aussi donné. Il a été subdivisé, conformément aux besoins en deux catégories d'emploi, dont les niveaux sont **déterminés** :

P2a : l'emploi manufacturier (de luxe) et le commerce intérieur principalement

P2b : l'emploi au service du Prince pour entretenir la flotte, et guerroyer.

Les intérêts des sujets (leur bien être) sont satisfaits par les productions de P1 et P2a, tandis que l'intérêt du Prince se trouvera satisfait par l'emploi d'une quantité P2b de main-d'œuvre.

La séquence qui paraît résumer le schéma statique est alors :

La productivité de P1 étant donnée \Rightarrow alors P2 donné \Rightarrow donc P2a ET P2b donnés

On peut ainsi définir les « circonstances particulières » dont parle Hume, où les intérêts des sujets et ceux du Prince sont antagoniques. En et effet

Si P2a \uparrow alors P2b \downarrow et inversement

Autrement dit, dans cette circonstance où le FWD est constant, du fait de l'impossibilité de dégager une partie de la main d'œuvre P1, vers toute autre production, l'amélioration du bonheur des sujets (P2a \uparrow) ne peut être réalisée qu'au détriment des intérêts du Prince (P2b \downarrow). **Les deux intérêts sont donc antagoniques. Ce qu'il exprime en écrivant :**

« Un Etat n'est jamais si grand que lorsqu'il utilise tout l'excédent de main-d'œuvre au service de la chose publique. A l'opposé, le bien être et la convenance personnelle des particuliers demandent que cette main-d'œuvre soit employée à leur service. On ne peut donc satisfaire à l'une de ces exigences qu'aux dépens de l'autre ».

Cette situation qui correspond à des périodes historiques a généralement donné lieu à des solutions de nature politique. Aussi Hume entreprend t'il une réflexion sur les formes de gouvernement, pour prôner **la modération politique**.

Prenant l'exemple des Grandes Cités de l'antiquité (Sparte et Rome particulièrement), il montre que c'est en bannissant le commerce et le luxe que ces Etats assuraient leur grandeur. Ce qui convenait à la nature humaine dans ces cités (Sparte bannissait le luxe) et à l'esprit national et belliqueux. Ces formes de gouvernement permettaient donc la conciliation des intérêts de l'Etat et ceux des sujets. Mais elles ne sont pas conformes à la nature humaine telle que l'on peut l'observer dit HUME à son époque.

« **C'est une politique violente que celle qui fonde la grandeur publique sur la pauvreté des individus** », et ceci quelque soit l'échelle à laquelle s'applique cette politique (celle de la nation ou celle d'un empire).

Là est la véritable transition entre le « mercantilisme » et le libéralisme achevé des classiques. Là également est l'apogée d'une science de l'économie et de la société, qui ambitionne de se dégager du politique et du religieux. En se prononçant pour la modération politique, D. HUME cherche à montrer que les moyens d'une conciliation des intérêts, respectueuse de la nature humaine, existent et sont dénués de barbarie, ces moyens sont **les MOYENS ECONOMIQUES**. Ce qu'il démontre dans la seconde étape du raisonnement.

4- La conciliation des intérêts ou la position du problème en termes dynamiques (introduction du commerce)

C'est la productivité du travail qui est la variable centrale du schéma dynamique. Dès le début du raisonnement D Hume l'introduit par cette phrase que l'on peut considérer comme l'une des « sentences économiques de HUME » :

« **Toute chose en ce monde s'acquiert par le travail ; et nos passions sont les seules sources du travail** ». Voilà **Le Travail en général** définitivement élevé au rang de valeur économique, et bientôt seule source de richesse (A. SMITH). Mais il s'agit du travail de **l'homme en général**, dont HUME dispose de l'entendement : à l'instar de KANT, il le considère comme être de **passions**. Le travail de l'homme lui sert donc à assouvir des passions, et parmi celles-ci, celle de l'acquisition de marchandises « capable de (...) donner du plaisir ou de satisfaire..(la) vanité ». C'est par l'échange de son superflu contre ces marchandises qu'il atteindra la plénitude de son être. Le grand commerce, pourvoyeur de ces denrées stimulantes pour le travail, apparaît ainsi comme un facteur clé de la croissance et du développement économique. En son absence « l'indolence devient un habitus qui prévaut naturellement », et la dynamique économique devant aboutir à la conciliation des intérêts est bloquée, ouvrant la voie à des pratiques tyranniques et barbares pour accroître la grandeur de l'Etat.

Suivant le schéma ci-dessous, la prospérité générale de la Nation dépend donc de la condition essentielle qu'est la croissance du fonds de travail disponible, elle même résultat de la croissance du surplus agricole et donc de la productivité de la main-d'œuvre paysanne. Tant que dure cette croissance, la prospérité augmente. Les moyens économiques, en excluant la violence, sont donc bien au service d'une fin purement politique : la conciliation des intérêts. Hume le rappelle

- en définissant ces moyens :

« (...) **Commerce et industrie ne sont réellement rien d'autre qu'un stock de travail qui, en temps de paix et de tranquillité, est employé au bien-être et au plaisir des individus,**

mais qui, si l'Etat l'exige peut être en partie détourné au profit de la puissance publique »,

- et en donnant la signification de la conciliation des intérêts :

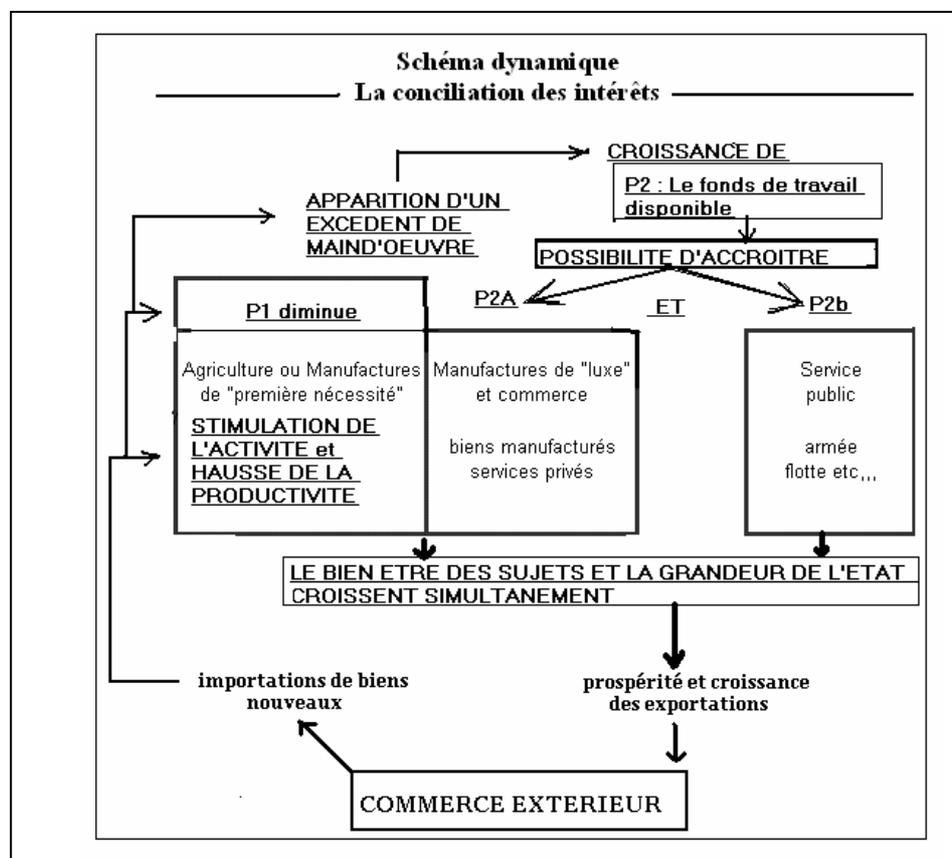
« Ainsi la grandeur du prince et le bonheur de l'Etat sont, dans une large mesure, une seule et même chose si l'on regarde au commerce et aux manufactures. Obliger le paysan à peiner afin d'extraire de la terre plus que ce qui le fait subsister, lui et sa famille, relève d'une méthode violente et dans la plupart des cas impraticable. Mais procurer lui des produits manufacturés, et il le fera de lui-même ; par la suite vous trouverez facile de vous emparer d'une partie de l'excédent de son travail et de l'employer au service de la puissance publique, sans lui fournir la rétribution habituelle (...) Plus le stock de travail en tout genre est grand, plus grande est la quantité que l'on peut prélever sur la masse sans l'altérer de façon sensible (...) »

5- Conclusion sur « of commerce »

Avec Hume, on ne peut pas dire que la science économique enregistre des progrès décisifs. Mais la force de HUME est dans sa philosophie empiriste et sceptique qu'il applique aux choses de l'Economie.

Ainsi, son histoire économique est purement empiriste, et permet, sans que cela soit son but, de montrer la nécessité de dégager l'Economie du Politique pour mieux le servir. De ce point de vue les Essais économiques de HUME constituent une étape fondamentale. Son scepticisme débouche sur une **position « a-théorique » relativement à la gestion de l'Economique. Il le conduit naturellement à prôner la modération.** Il écrit :

« La pauvreté des gens du commun est un effet naturel, sinon infaillible de la monarchie absolue ; bien que je doute que le contraire soit toujours vrai et que leur richesse résulte infailliblement de la liberté ». N'est ce pas, cependant, une autre manière d'exprimer le « dreadful evil » de Vanderlint ? Cette convergence de point de vue est encore plus vraie dans l'Essai « of money ».



III22) Les enseignements de l'Essai « of money »

-1 L'objet de l'Essai

L'«Essai sur l'argent» complète l'«Essai sur le commerce» s'agissant de la critique du mercantilisme.

L'importance accordée au rôle du commerce extérieur dans la croissance va être considérablement réduite. «Of money» est en effet structuré de la manière suivante :

Après avoir défini les fonction qu'assure l'argent dans l'Economie, Hume expose à nouveau sa conception de la richesse, opposée à celle des «*mercantilistes*» :

Puis adoptant une démarche purement économique, étayée d'exemples historiques, il élabore une **critique de la théorie de la balance commerciale** en raisonnant

- d'abord en Economie Fermée (pour lui « *un royaume en lui-même* ») : cette étape est celle de l'exposé **du principe quantitativiste** ou **théorie quantitative de la monnaie**,
- Ensuite en Economie Ouverte (soit « *une nation dans son commerce avec l'étranger* ») : dans cette seconde étape, par la présentation de **la théorie de l'équilibre automatique de la balance des comptes** (généralisation à l'échelle internationale de la théorie quantitative), il ruine deux thèses liées entre elles dans le mercantilisme, à savoir :
 - o - l'abondance de monnaie (métaux précieux) est la condition de la puissance de la nation,
 - o l'accroissement du taux de couverture ($\Delta I/\Delta X$) est à l'échelle de l'économie internationale une condition de la prospérité des Etats.

2- Les fonctions de la monnaie

HUME, assez en avance sur son temps est un partisan de la monnaie-signes, contre les partisans de la monnaie-marchandise.

La monnaie est pour lui une convention : ou « l'instrument dont les hommes sont convenus pour faciliter l'échange d'une marchandise contre une autre ». Les métaux précieux ne sont donc pas « ce pour quoi on commerce » (monnaie marchandise), mais « ce par quoi on commerce ».

La monnaie remplit donc deux fonctions : elle un moyen de **mesure de la valeur**, et « **un intermédiaire des échanges** ».

Hume ne considère pas la troisième fonction principale de la monnaie : celle de « réserve de valeur ». Une raison est qu'il n'étudie pas la valeur elle-même, mais la richesse sociale.

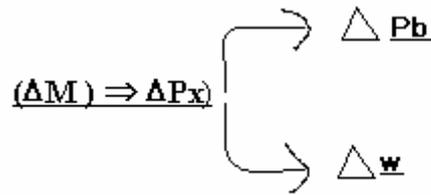
3- La formulation du principe quantitativiste

« Si nous considérons n'importe quel royaume en lui-même, il est évident que la plus ou moins grande abondance de l'argent n'est d'aucune conséquence, puisque les prix des marchandises sont toujours proportionnés à l'abondance de la monnaie ».

HUME retrouve la traditionnelle relation du quantitativisme

$(\Delta M) \Rightarrow \Delta P_x \Rightarrow$ Baisse de la valeur de la monnaie ou de son pouvoir d'achat : ce qui s'achetait avant avec 1 pièce d'argent, s'achète maintenant avec 2 pièces.

Toutefois, l'exposé de la théorie quantitative se complexifie par l'adjonction de nouvelles variables. Le raisonnement de Hume décompose (ΔP_x) en croissance du prix des biens (ΔP_b) d'un côté, et croissance du prix du travail, donc du salaire (Δw) de l'autre . La présentation schématique du principe quantitativiste devient :



La valeur de la monnaie est donc inversement proportionnelle à sa quantité, dans la mesure où les prix des biens et des facteurs s'accroissent proportionnellement à la quantité de monnaie.

Dans les termes de HUME :

« Là où le numéraire est en très grande abondance, comme une très grande quantité de celui-ci est nécessaire pour représenter une aussi grande quantité de biens, il ne peut avoir aucun effet, ni en bien ni en mal, si l'on considère la nation en elle-même, pas plus que cela n'en aurait d'opérer une modification sur un livre de comptes si, au lieu de la méthode arabe de notation, qui ne demande qu'un petit nombre de caractères, on faisait usage de la méthode romaine qui en demande beaucoup ».

Ce que I. FISHER écrira après RICARDO :

$$MV = PT$$

M = Masse monétaire

V = Vitesse de circulation de la monnaie (nombre de fois qu'un élément monétaire – 1 pièce, 1 billet- passe de mains en main au cours d'une période de transaction, par exemple une année). Une moindre quantité de monnaie dont la vitesse de circulation est élevée, est identique à une quantité abondante de monnaie dont la vitesse est faible.

T = le niveau général des transactions, estimés par la valeur des biens échangés.

Si V et T sont donnés alors la relation devient une identité

$$\Delta M = \Delta P$$

Les variations du niveau général des prix sont entièrement déterminées par celles de la quantité de monnaie en circulation, et lui sont proportionnelles (sur l'histoire de la théorie quantitative voir dans ce cours : ANNEXE AU § 7.4 du Chapitre 7).

4- Le paradoxe de HUME

Ayant établi la théorie quantitative, HUME constate pourtant un paradoxe. Il écrit

« (...)il est certain que depuis la découverte des mines d'Amérique, l'activité s'est accrue dans toutes les nations d'Europe excepté chez les nations détentrices de ces mines, et cela peut être justement attribué, parmi d'autres raisons, à l'accroissement de la quantité d'or et d'argent. Conformément à quoi nous trouvons que dans tout royaume où l'argent commence à couler en plus grande abondance qu'auparavant, toute chose prend un nouveau visage: le travail et l'activité gagnent en vitalité, le marchand devient plus entreprenant, le manufacturier plus diligent et plus habile, et même le fermier suit sa charrue avec une alacrité et une attention accrues. Cela ne s'expliquera pas assurément si l'on considère uniquement l'influence qu'une plus grande abondance de numéraire a dans le royaume lui-même, en élevant le prix des marchandises et en obligeant chacun à déboursier un plus grand nombre de ces petites pièces jaunes, ou blanches pour chaque chose qu'il achète. Et pour ce qui concerne le commerce extérieur, il apparaît qu'une plus grande abondance de monnaie est plutôt désavantageuse, puisqu'elle augmente le prix de chaque sorte de travail.(...) » (« of money »)

Le paradoxe est fondé sur l'apparente contradiction entre les deux propositions :

- L'abondance de monnaie ne peut en soi constituer la richesse, puisque le niveau des prix varie dans le même sens que celui de la masse monétaire,
- Pourtant, depuis la conquête de l'Amérique par les Espagnols, l'afflux de métaux précieux en Europe a beaucoup contribué au développement économique. On a pu constater un effet de dynamisation sur l'ensemble des activités économiques (dans la citation : « le marchand...le manufacturier...le fermier... ») et une croissance de l'emploi («le travail gagne en vitalité»).

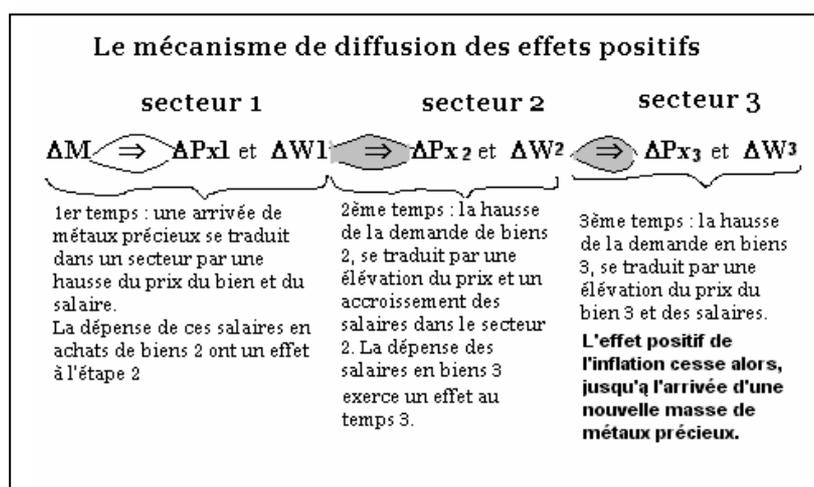
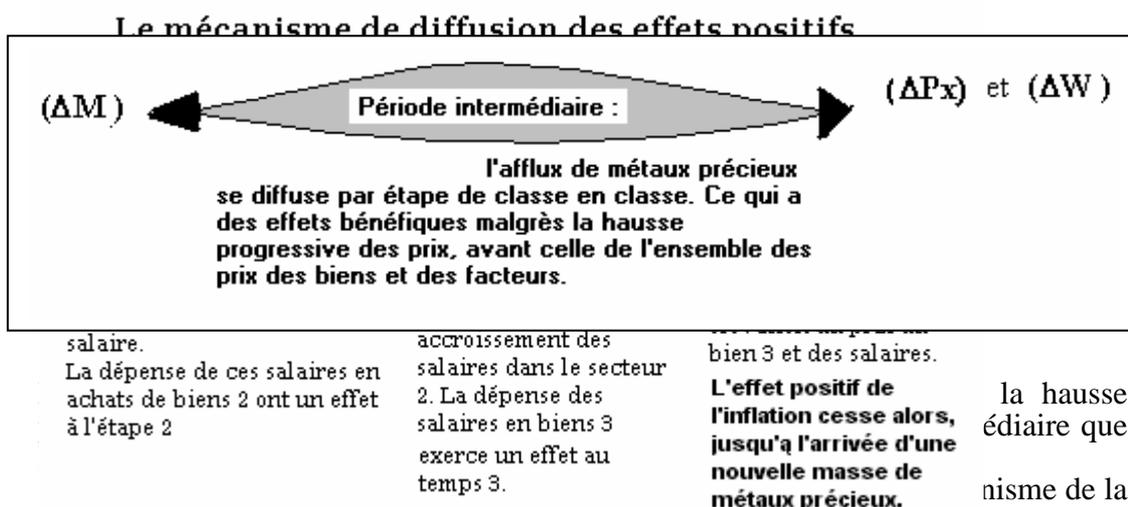
5- La résolution du paradoxe : la théorie de la période intermédiaire

Définition de la période intermédiaire

« (...) Dès lors, pour rendre compte de ce phénomène, nous devons considérer que, bien que le prix élevé des marchandises soit une conséquence nécessaire de l'accroissement de la quantité d'or et d'argent, cependant il ne suit pas immédiatement cet accroissement: mais avant qu'il ne se produise, il faut un certain temps pour que la monnaie circule à travers la totalité de l'État et qu'elle fasse sentir ses effets sur toutes les classes de la population. Au début, aucun changement n'est perceptible: ensuite progressivement les prix montent, d'abord celui d'une seule marchandise, puis d'une autre jusqu'à ce que le tout enfin atteigne une juste proportion avec la nouvelle quantité d'espèces qui est dans le royaume. Selon mon opinion, c'est seulement dans cet intervalle ou dans cette situation intermédiaire entre l'acquisition de l'argent et l'augmentation des prix que l'accroissement de la quantité d'or et d'argent est favorable à l'activité... (...) » (« *of money* »).

La période intermédiaire est donc l'intervalle de temps qui sépare l'afflux de métaux précieux et l'accroissement du niveau général des prix dans une nation vivant en économie ouverte. Au cours de cet intervalle, la monnaie circule entre les « classes », c'est à dire se propage d'activité en activité (ou de secteur en secteur).

Schéma : définition de la période intermédiaire



Ce mode de raisonnement est appelé en économie raisonnement **EX ANTE** ou **EX POST**. Hume dit en effet que EX POST le niveau général des prix est proportionné à

la masse de monnaie en circulation. Mais EX ANTE (pour lui au cours de la période intermédiaire), l'ensemble des prix des biens et des facteurs ne s'accroît pas dans la même proportion, puisque la masse de monnaie en circulation n'a pas encore été diffusée aux autres secteurs d'activité que celui concerné.

EX POST : l'effet général est réalisé et les effets positifs ne jouent plus. EX ANTE cet effet n'affecte que quelques secteurs et des effets positifs peuvent se réaliser.

Ce mécanisme, Hume l'appuie à l'aide d'un exemple (« une société de négoce avec CADIX) illustratif des mécanismes de diffusion décrits par le schéma.

6- La généralisation du principe quantitativiste à l'économie internationale : La formulation de la TEABC ou *Théorie de l'équilibre automatique de la balance des comptes.*

A la manière de Cantillon, D. Hume décrit le mécanisme d'alternance des phases de croissance (ou de prospérité) et de pauvreté des économies considérées dans leurs relations mutuelles. Il l'explique de manière plus théorique, car il élargit explicitement le principe quantitativiste à l'échelle internationale. Il formule avant Ricardo Le principe de la TEABC.

On a vu que l'important pour une nation est le maintien d'un flux positif de métaux précieux en provenance de l'étranger. La thèse de Hume est alors simple : dans le 1^{er} cas (flux positif ou entrées de métaux précieux), jouent les effets positifs de l'inflation (dont la hausse de la productivité du travail et donc celle du fond de travail disponible P2), jusqu'au point où le niveau général des prix est proportionné à la masse de monnaie en circulation (dégradant les échanges extérieurs et entraînant des sorties de métaux précieux). La situation se renverse et nous fait passer au 2^{ème} cas, dans lequel la rareté de la monnaie va avoir des effets négatifs, exactement contraire aux effets positifs précédents..

Ainsi, si l'on considère deux nations échangistes, lorsque l'une est dans le premier cas, l'autre est nécessairement dans le second (et inversement).

L'enseignement est ainsi que : de pays riche (en situation 1), un pays A peut devenir un pays pauvre, faute de monnaie. Et inversement pour le pays B, coéchangiste. On croît retrouver une conclusion mercantiliste : ce que l'un gagne, l'autre le perd (donc le commerce international serait un jeu à somme nulle). Ce n'est pourtant pas le cas, puisque la richesse n'est pas située dans la détention d'une plus ou moins forte quantité de monnaie, mais dans l'importance du fond de travail disponible. Il est symptomatique à cet égard que Hume, s'agissant de l'appauvrissement du pays A, l'impute à la « **la mendicité et à la paresse** ». Mutatis mutandis, l'emploi et l'ardeur au travail constituent la véritable richesse d'un pays.

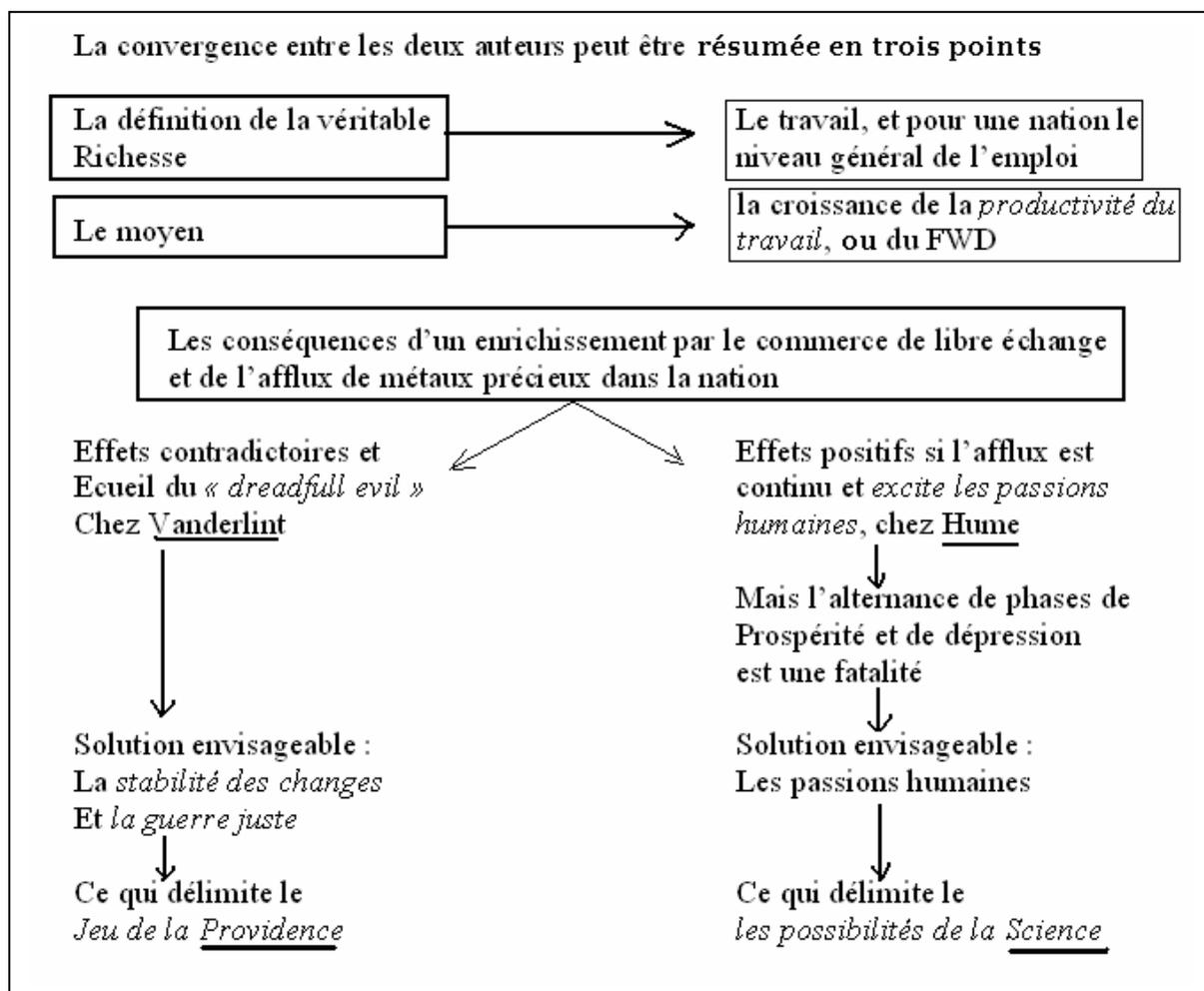
7- Conclusion

On peut mesurer finalement l'apport de Hume par son insistance sur les problèmes de l'emploi, et sa mise en valeur du travail comme « richesse » et « source de la richesse ». D'autres essais comportent des analyses très fines, telle l'Essai « *sur la jalousie commerciale* » dans lequel il se détache plus nettement du mercantilisme. L'un des problèmes soulevé par lui, mais auquel il n'apporte aucune réponse, alors qu'il s'agit d'un problème économique clé, est le suivant : l'élévation de la productivité du travail et la hausse du salaire nominal ont des effets opposés sur les prix. La première dé-célère la croissance des prix, tandis que la seconde l'accélère. La cause des deux est la même (ΔM), mais la conséquence est également la même (ΔP_x). Or HUME ne justifie pas ce dernier point. Il semble considérer que la croissance des salaires l'emporte sur celle de la productivité.

Par conséquent, si l'histoire du capitalisme semble donner raison au philosophe de la nature humaine (la passion du gain, celle de l'engouement pour les biens de consommation nouveaux), il n'en est pas de même de l'« économiste ». La croissance capitaliste a en effet été de pair avec un progrès technologique qui a accru la productivité du travail et contenu les hausses de salaires. Et les prix ont sur la longue période connu une diminution. La pauvreté de certaines nations aujourd'hui s'explique moins par de hauts salaires que par de faibles gains de productivité liés au progrès technique.

Conclusion générale sur les deux Essais et le § III)

J. Vanderlint et D. Hume partagent le même *mercantilisme*, qu'ils considèrent pourtant comme insensé, dans un monde de liberté du commerce ou de *libre échange*. Ils élaborent un même libéralisme mercantiliste, fondé sur le jeu de la Providence pour le premier, celui de la rationalité ou de la science pour le second.



Aussi, comme l'écrit Keynes : « Hume eut un pied et demi dans le monde classique (...). Toutefois, il restait assez mercantiliste pour ne pas ignorer qu'en fait nous vivons dans (des) situations transitoires (...) » (« Théorie Générale » - Chapitre 23, § III). Ce qui est vrai, compte tenu de l'importance que Hume accorde aux situations transitoires (court terme) relativement à l'équilibre de longue période (voir la présentations des deux essais ci-dessus). Mais Keynes dit la même chose de J. Locke, qui, à ses dires aurait eu *un pied de chaque côté*. Qu'est ce donc que le demi pied d'avance de Hume ? La réponse est donnée dans le schéma ci-dessus. Après Vanderlint qui l'appelait de tous ses vœux, Hume définit un type de science

aux limites finies, susceptible d'asseoir la connaissance rationnelle d'une réalité économique, dont Vanderlint avait établi qu'elle contrevenait au jeu de la Providence. Loin donc d'exclure ce jeu, malgré sa réputation de critique de la Métaphysique, Hume lui a donné une version *rationalisée* sous la forme d'un exposé sur la nature, celle des choses, et celle des hommes. L'activité et la science économique acquièrent ainsi un *fondement anthropologique*. C'est ce dernier qui forme, selon nous, le demi-pied d'avance de Hume, dans la mesure où il inaugure l'ère du *naturalisme triomphant de l'économie politique classique*.

Finalement, *richesse* (accumulation de monnaie) et *liberté* (libre échange des produits du travail), ressortent comme les deux composantes invariables du discours du « *libéralisme mercantiliste* ».

Le supposé saut scientifique réalisé par le passage d'une conception de la « *monnaie marchandise* » à « *la monnaie signe* », aussi important soit-il pour l'analyse des phénomènes économiques de production et d'échange, désigne pourtant une même réalité et ne peut servir à distancier *mercantilisme et libéralisme*. Que l'accumulation de richesses soit clairement perçue comme accumulation de « *signe* » ou de « *marchandises* » (métaux précieux) qui l'objectivent, change peu de choses, si le « *travail* » est lui considéré comme *signe* (d'une adhésion qualifiée de *libre*, à l'intérêt général), plutôt que comme *personnification des créateurs de la richesse*.

III3) Les réserves émises par Marx et Engels

Nous n'insisterons pas assez sur l'importance dans l'histoire de la Pensée économique des « écrits économiques » de D. Hume. Ils forment une synthèse impressionnante, et qui a impressionné les futurs économistes. Notre propos n'est donc pas la diminution de leur portée. Ces thèses sont, disons nous, celles de Vanderlint et d'autres marchands éclairés, refondues dans une méthodologie et une philosophie hédoniste et utilitariste *qui substitue définitivement le marché à la nature*, après avoir débarrassé la pensée économique de la métaphysique.

Parmi les auteurs qui se sont intéressés à cette *apothéose de l'Economie Politique*, figurent Marx et Engels. Si Marx dans le *Capital* s'est contenté, au détour de certaines analyses de mentionner la parenté des analyses de Hume et de celles de Vanderlint,

F. Engels, dans un ouvrage, il est vrai *polémique*, a consacré un long extrait à la valorisation des *travaux des auteurs marginalisés sinon occultés* qui, pratiquant l'Economie ont donné à ce savoir son langage, et dessiné ses contours. Il déplore ainsi que la philosophie moderne, lorsqu'elle pense l'Economie Politique, ne pense plus que par la Science libérale des Célébrités, dont David Hume fait partie. Cet ouvrage dont l'extrait est donné dans le dossier N°3, est l'« *Anti-Dühring* », du nom de l'homme de Science que critique Engels. La période victime de cette occultation ou négligence « *va de 1691 à 1752* », or, dit Engels, elle est l'héritière des « *premiers coups d'audace que Petty accomplit dans presque toutes les sphères de l'économie politique* ». De plus, comme Marx l'a fait valoir, « *elle est pleine d'esprits originaux* », et « *elle est la plus importante pour l'étude de la genèse graduelle de l'Economie Politique* ».

Deux auteurs ressortent comme principaux au regard de la refondation de l'Economie Politique par Hume : Jacob Vanderlint et **Joseph Massie** (économiste et statisticien anglais mort en 1784).

De Jacob Vanderlint, Hume a repris l'essentiel de ses travaux économiques :

- *la théorie de la monnaie signe* (avec la TQM)
- *la théorie de l'équilibre automatique de la balance des comptes et la valorisation du libre échange qui l'accompagne*
- *la nécessité de la demande et des besoins insatisfaits comme moteur de la production.*

Et parallèlement, Hume commet aussi les erreurs de Vanderlint, dont la confusion étudiée dans notre paragraphe précédent, entre les deux « *proper value* » (« *of labour* » et « *of*

money »). Une autre confusion a trait à l'effet de la thésaurisation sur les prix, qui peut être considérée comme une *lubie* chez Vanderlint lorsqu'il se demande pourquoi les pays aurifères (Les Indes) ne subissent pas logiquement une inflation exceptionnelle. De Joseph Massie, dont l'ouvrage de 1750 est cité dans l'extrait, Hume reprend sa théorie de la détermination du taux d'intérêt par les profits, et non par la quantité de monnaie.

Et plus généralement, d'un point de vue philosophique, en cherchant à assumer l'héritage empiriste anglais, L'œuvre de Hume a prêté le flanc à de nombreuses critiques échelonnées dans l'histoire, notamment à celle de **V.I Lénine**, lequel a fini par considérer dans son ouvrage philosophique : « *Matérialisme et Empirio-criticisme* » (1908), que la célèbre distinction humienne entre « *faits* » et « *valeurs* », pouvait être mise au rang de « *lubies... expédients et inventions* ».

Conclusion Générale au chapitre 1 et 1bis

Nul doute que David Hume a contribué (en forgeant après Vanderlint par exemple, la notion de « *fonds de travail disponible* » dans « *of Commerce* ») à un saut réalisé dans la connaissance des activités économiques, et résumé par Marx, dans le Capital ainsi :

« *La découverte scientifique faite plus tard, que les produits du travail, en tant valeurs, sont l'expression pure et simple du travail humain dépensé dans leur production, marque une époque dans l'histoire du développement de l'humanité (...)* (Capital – Livre I, première section, chap. 1).

L'adhésion de Hume à une philosophie empiriste et positiviste, infléchit pourtant la pensée scientifique des classiques. Il découle de celle-ci une représentation de la pratique et des activités économiques de leur temps, supposée naturelle et éternelle. Le capitalisme et ses traits distinctifs ressortent comme *le modèle supposé de toutes les formes de vie sociale antérieure et à venir*. L'Économie Politique comme élaboration scientifique de ce modèle prend d'emblée une orientation que Marx remet en cause tout au long du capital.

Nous avons déjà vu qu'il l'exprimait dans la citation :

« *La réflexion sur les formes de la vie sociale (par exemple le travail, le prix, l'échange monétaire, les rapports sociaux etc.... ajouté par nous :R.F), et par conséquent leur analyse scientifique, suit une route complètement opposée au mouvement réel. Elle commence après coup, avec des données déjà tout établies, avec les résultats du développement (...)*(Capital – Livre I, première section, chap. 1).

Or, ajoute Marx : ces « *formes* » ou « *catégories de l'économie bourgeoise* » sont historiquement déterminées, et « *n'appartiennent qu'à cette époque historique déterminée, où la production marchande est le mode de la production sociale* » (Capital – Livre I, première section, chap. 1).

L'objet de la critique de l'Economie Politique devient alors spécifiquement la déconstruction de ces formes, à commencer par celle dont toutes les autres sont issues et qui le propre du capitalisme : la forme marchandise des produits du travail. On ne doit donc pas s'étonner de voir « défiler » dans « Le Capital », tous les concepts supposés acquis après Ricardo et qui font le langage scientifique de l'Economie politique. Il en est ainsi comme on le verra des concepts de : bien, valeur, argent, monnaie, capital, profit etc....

